

valise sa plus grande paire de ciseaux, coupe les bas avec les jambes, les enroule dans son mouchoir et s'en va.

Lorsqu'il arriva au prochain village, il entra à l'auberge et demanda si on pouvait y passer la nuit.

« Oui, dit l'aubergiste, mais nous n'avons plus de lit pour vous ; il vous faudra coucher sur la banquette du poêle ! »

Et il fourre encore un fagot dans le poêle pour qu'il reste plus longtemps chaud.

Quand tout le monde fut couché, le tailleur sort de son mouchoir la paire de jambes avec les bas et les place sous le poêle pour les faire dégeler. Quand ils sont dégelés, il met les bas et avant qu'il soit matin, il fourre les deux jambes sous le poêle et saute par la fenêtre. Et voilà que le chat, qui était dans la chambre, s'empare des jambes, les traîne par la chambre et se démène comme un enragé. Là dessus la servante vient, qui le voit, et appelle son maître :

« Venez donc vite, le chat a mangé le tailleur, il ne reste plus que ses jambes !

— Silence ! dit le maître, pas de bavardages ; personne ne doit le savoir ! »

Puis le maître prend le pic et la pelle et enfouit les deux jambes dans le jardin.

Quelques jours après, arrive de nouveau un compagnon qui demande à passer la nuit.

« Quel est votre métier ? demande l'aubergiste.

— Je suis tailleur, dit le compagnon.

— Que Dieu me préserve d'un tailleur ! dit l'aubergiste, le chat vient juste, il y a quatre jours, de m'en manger un » (1).

## VIII.

### LA DEMOISELLE DE MORIMONT (2).

Il y a quelques cent ans, vivaient, au château de Morimont, le baron Pierre et sa femme Marguerite de Rathsamhausen. Nouvellement mariés, ils coulaient des jours embellis par la concorde et la tendresse, mais leur bonheur ne devait pas durer longtemps. Le baron reçut l'ordre de se rendre avec ses hommes auprès de l'empereur pour faire campagne ; les préparatifs terminés, il dit adieu à sa femme et s'arracha à ses étreintes le cœur brisé.

(1) Raconté à Haguenau.

(2) Environs d'Oberlarg.

Quand il fut parti, la noble dame passa ses jours dans la plus grande solitude. Pour s'oublier, elle descendait parfois la colline où s'élevait le manoir et se promenait sur le pré dit le *Pré-aux-Chevaux* ; là sourdait une eau limpide, la *Source-aux-Chevaux*, c'était son lieu de repos favori.

Un soir qu'elle s'y rendait suivant son habitude, elle y trouva une naïade en habit bleu de ciel. Elle eut peur et voulut fuir, mais la naïade lui dit qu'elle avait de bonnes nouvelles à lui donner.

«L'enfant, ajouta-t-elle, que vous portez dans votre sein, est une fille ; dans quelques jours, lorsqu'elle sera venue au monde, faites-moi appeler, je veux être sa marraine. Vous n'aurez qu'à envoyer votre chambrière à la source ; celle-ci jettera par dessus l'épaule une pierre dans l'eau et s'éloignera promptement sans prononcer une parole ; alors je viendrai.»

La bonne femme promit ce qu'on lui demandait.

Lorsque le temps fut venu et que la petite fille fut au monde, les frères et parents de Marguerite arrivèrent et chacun voulut tenir l'enfant sur les fonts. La mère dit qu'elle accepterait l'un d'eux pour parrain, mais que le choix de la marraine était déjà fait. Puis elle envoya en secret sa chambrière vers la source pour appeler la naïade. Celle-ci entra dans la cour, fière comme une reine ; chacun se demandait d'où elle venait, puis se réjouissait à la pensée des riches cadeaux qu'elle ne manquerait pas de faire à l'enfant. Le baptême eut lieu, ainsi que la collation ; les présents les plus beaux furent étalés. A la fin, la marraine s'approcha aussi et déposa sur le berceau... une pomme musquée, en recommandant de la bien conserver. Les assistants s'indignèrent et éclatèrent en moqueries. Sans paraître y faire attention, la marraine vint près du lit de l'accouchée et lui confia que la pomme qu'elle venait d'offrir avait le pouvoir de réaliser trois vœux de celui qui la possédait, elle lui recommanda de bien la conserver à son enfant et de n'en rien découvrir à personne jusqu'à ce que le temps serait venu de mettre l'enfant au fait ; puis elle s'éloigna.

Quelques semaines se passèrent ; la mère fit ses relevailles et enferma la pomme dans son écrin à bijoux. Bientôt arriva la nouvelle que son mari était blessé ; elle en eut tant de peine et de souci qu'elle tomba malade et mourut.

Cependant Pierre de Morimont n'était pas mort ; il rentra dans son château et se consacra à l'éducation de sa petite fille ; puis, pour perpétuer les mâles dans sa famille, il songea à se remarier. La belle Gertrude de Rougement fut l'objet de son choix. C'était tout l'opposé

de la défunte : arrogante et dépensière, elle haïssait la petite Marguerite et la repoussait loin d'elle. Les revenus du baron ne suffirent point à couvrir les folles dépenses de Gertrude, et Pierre, pour plaire à sa femme, alla jusqu'à piller les passants et à opprimer ses serfs.

Gertrude se rejeta aussi sur les bijoux de la première Marguerite. Ayant découvert la pomme dans l'écrin, elle la prit pour un objet sans valeur et la jeta par la fenêtre. Heureusement que la petite Marguerite se trouvait en ce moment dans la cour à jouer ; elle ramassa la pomme et alla courir vers la source. . . . Tout à coup apparut la naïade :

« Écoute, dit-elle, je suis ta marraine, cette pomme a la propriété de réaliser trois vœux ; de plus, si tu la retournes trois fois dans tes mains et si tu dis ces mots :

*Derrière moi la nuit, et devant moi le jour,  
Que nul ne voie autour !*

tu seras invisible. »

Elle prédit aussi la ruine de Morimont.

En effet, les Bâlois vinrent en force, prirent le château et y mirent le feu. Pierre se jeta dans le puits qui se trouvait dans l'enceinte, Gertrude périt dans l'incendie ; seule la petite Marguerite échappa au désastre.

Elle se mit en route, sans savoir où diriger ses pas ; enfin elle arriva à Rixheim où il y avait une commanderie de chevaliers ; là elle fut reçue par une vieille ménagère qui lui donna les oies à garder. Le commandeur était le dernier d'une famille noble de France ; ses parents et amis l'avaient longtemps prié de se marier et de propager l'antique nom de sa race, sans qu'il pût se résoudre à condescendre à leurs désirs. Enfin il se décida à se faire relever de ses vœux, et dans l'attente d'une réponse favorable du Saint-Père, il chercha femme et donna des fêtes.

La demoiselle de Morimont voyait et entendait tout cela, mais elle gémissait inconnue dans un coin de la cuisine. La ménagère était une vieille mégère qui prenait du plaisir à la tourmenter de toutes les façons.

Un soir, cependant, que le son des instruments l'empêchait de dormir, elle eut un tel désir d'aller à la fête qu'elle prit la pomme et désira la plus belle robe qui se pût voir. Aussitôt la pomme s'ouvrit et laissa s'échapper une robe magnifique. Elle la revêtit et, prenant sa pomme entre ses mains, elle la retourna trois fois en répétant ces mots :

*Derrière moi la nuit et devant moi le jour,  
Que nul ne voie autour !*

Aussitôt, elle fut invisible à tous les yeux et put se rendre dans la salle, mais elle ne se laissa voir que lorsqu'elle se trouva au milieu d'un groupe de dames. Le commandeur s'approcha d'elle et l'engagea à la danse ; elle lui plut si fort qu'il lui fit une déclaration et la demanda en mariage. Cependant, vers minuit, Marguerite trouva l'occasion de s'échapper et rentra dans sa cellule à côté de la cuisine.

Le lendemain, elle était la pauvre fille comme devant. Quelques jours après, un nouveau gala réunissait une société nombreuse. Marguerite souhaita un habit beaucoup plus somptueux que le premier ; elle tourna trois fois la pomme et dit :

*Derrière moi la nuit et devant moi le jour,  
Que nul ne voie autour !*

Elle fut aussitôt invisible et se rendit au milieu des dames. Le commandeur s'empressa auprès d'elle et l'invita à la danse. Cette fois, il ne voulut plus la quitter, il ôta sa bague et la lui mit au doigt. Cependant, vers minuit, Marguerite trouva une occasion de s'échapper, elle sortit invisible et fut se cacher dans sa cellule. Le commandeur sentit la mélancolie s'emparer de son cœur et fit une grave maladie : aucun médecin ne sut le guérir, d'autant moins que la cause du mal restait inconnue.

Marguerite l'apprit et se reprocha sa conduite. Elle alla donc vers la vieille ménagère et lui dit qu'elle savait préparer une tisane aux sept herbes qui ne manqueraient pas de guérir le commandeur. La vieille la reçut en ricanant.

« Que pourras-tu, toi, pauvre gardeuse d'oies, lorsque les plus grands médecins y perdent leur latin ? Occupe-toi de tes propres affaires. »

L'état du commandeur empirant, la vieille consentit à ce que la tisane fût préparée ; mais avant qu'elle ne l'emportât, Marguerite y glissa la bague qu'elle avait reçue du commandeur. Celui-ci but la tisane et la trouva bonne, mais quel fut son étonnement, lorsqu'il trouva la bague au fond de la tasse !

« Qui a préparé cette tisane ? fit-il. »

La vieille ne voulut d'abord pas répondre ; sur ses instances, elle finit par avouer que c'était une pauvre gardeuse d'oies qu'elle avait recueillie par charité.

« Allez me la quérir, dit le commandeur. »

La vieille s'en alla et fit la commission ; puis elle tira son vieux fauteuil devant la porte de la cellule et s'y assit pour que personne ne pût ni entrer ni sortir sans être vu. Marguerite mit sa toilette et quand elle sortit de la chambre, la vieille fut si effrayée qu'elle tomba par terre et se cassa la jambe. Marguerite se rendit chez le commandeur qui fut fort réjoui de la voir et de la serrer dans ses bras. Elle lui raconta son histoire, lui dit son nom et lui avoua la vertu de sa pomme merveilleuse. Elle ajouta qu'elle pouvait encore exprimer un vœu, mais qu'elle lui laissait ce soin, ce à quoi il obéit en souhaitant paix et bonheur dans le mariage qu'ils allaient contracter (1).

## IX

## JEAN LA MOTTE

Je veux vous raconter l'histoire de Jean le Fou ; on l'appelait Jean la Motte, parce qu'il ne songeait qu'à posséder des mottes de terre, ces mêmes mottes qui le recouvrent aujourd'hui.

Il commença par une motte qu'il piocha sans trêve ; la motte devint un arpent, puis il pensa à part lui : « Il faut au premier en ajouter un second. » Son appétit grandissant, il reluqua les mottes du voisin.

Il enleva les pierres de son propre domaine et les échangea contre des mottes plus molles qui touchaient son champ ; pas une motte du bord du chemin qui ne fût annexée à sa terre. La nuit, lorsque les étoiles ne brillaient pas, il se glissait hors de sa maison, enlevait les pierres et les poteaux qui bornaient son champ, puis il labourait, avec l'aide de ses vaches, quelques sillons de plus.

Aussi les procès de tomber dru sur le bonhomme, mais il les gagnait avec de l'argent et des parjures. Une nuit qu'il revenait de son expédition, il frappa de la tête contre un arbre et tomba, dans les convulsions de la mort. Lorsque sa bière disparut dans la tombe, le prêtre, pelle en main, dit ces mots :

« La dernière motte retombe sur toi, repose en paix sous ces mottes de terre ! »

Mais son âme qui n'avait été éprise que de la terre descendit dans

(1) On peut appliquer à cette variante de Cendrillon ce qu'Arvède Barine dit du prototype : « Les humbles ont le cœur ouvert à la pitié pour les autres humbles, pour tous les êtres sans défense endoloris comme eux et meurtris aux pierres du chemin. »

Voy. Quiquerez, *Notice historique sur le château de Morimont*, *Revue d'Alsace*, 1859.